

Venise, hallu et halo

ARTS La Fondation Pinault aligne dans son Palazzo Grassi installations, vidéos, photos et peintures ultracontemporaines sur le thème de la lumière.

Par **ÉRIC LORET**
Envoyé spécial à Venise

O ooh, c'est beau. Ça ressemble à des nuages, dit untel. Au paradis, dit un autre. Au tunnel lumineux juste après la mort, disent ceux qui ont forcé sur le spritz. C'est dans le hall d'entrée du Palazzo Grassi, fondation François-Pinault, une installation de Doug

Wheeler qui ressemble à un James Turrell, sauf qu'on peut rentrer dedans. C'est bleu.

On met des chaussons pour ne pas saloper le sol, on avance, à un point on ne voit plus rien, on croit qu'on va tomber. Et puis non. Tout au bout, on distingue son ombre sur la paroi incurvée. Ce n'est plus l'infini, on est presque rassuré. Après, il faut revenir à la nage, un peu sonné. L'ouverture de «l'Illusion

des lumières» est donc en rapport direct avec le titre de l'exposition. Comme un peu plus loin les œuvres de Dan Flavin ou de Julio Le Parc, qui semblent rescapées du raz-de-marée optique ayant englouti Paris ces deux dernières années, entre «Néons» à la Maison rouge et «Dynamo» au Grand Palais. Il y a vingt artistes présentés, un par salle, à l'aise. En flânant, on a l'impression de relire tous les articles qu'on a écrits l'an passé. Par exemple, dans l'édition numérique de cet article, vous pourrez cliquer sur les pages consacrées à Philippe Parreno, Eija-Liisa Ahtila, Julio Le Parc, Danh Vo et Doug Wheeler. D'autres ne sont pas des inconnus: Marcel Broodthaers (*le Salon noir*, 1966), Gilbert and George (*Dead Boards n°11*, 1976), General Idea (*White Aids*, 1993) ou Bertrand Lavier (*Ifafa III*, 2003).

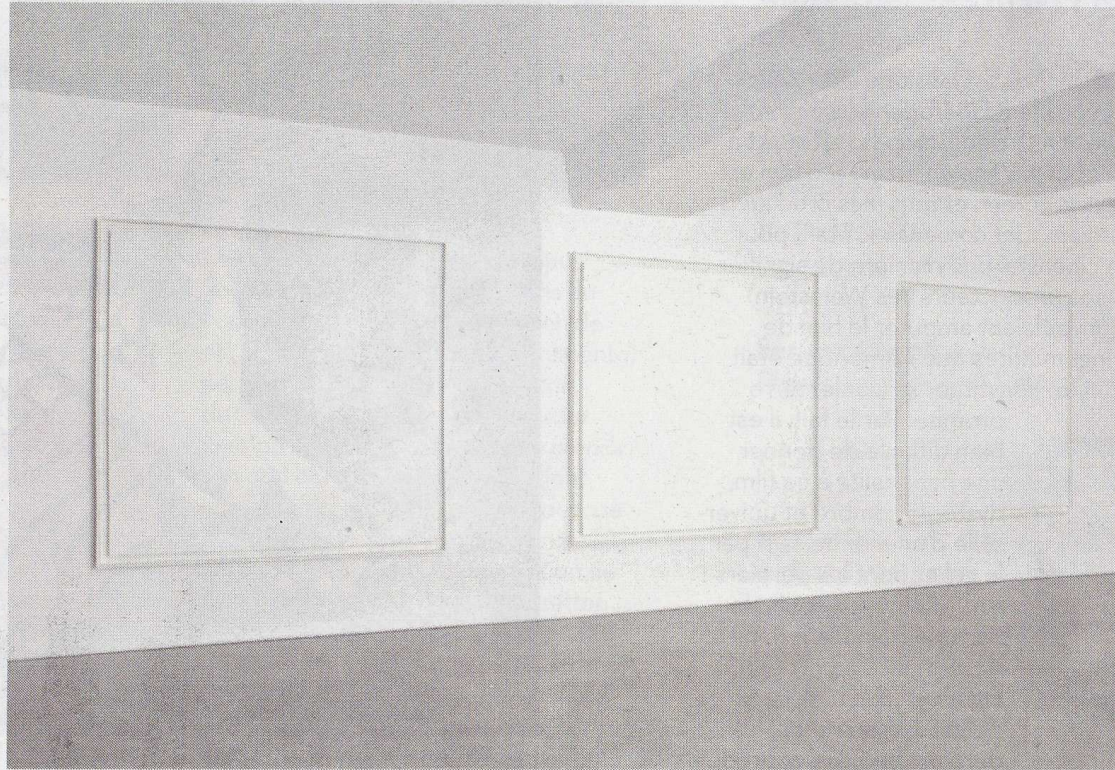
GÉLATINEUX. On ne sait pas toujours le rapport qu'il y a avec la lumière (sinon que pour voir une

œuvre, il en faut). A un moment, un visiteur parle peut-être de vie et de mort. De frontière. Ça doit être ça. Du coup, on pourrait mettre là-dedans la superbe vidéo de David Claerbout, récemment montrée chez Yvon Lambert, *Oil Workers (from the Shell Company of Nigeria) Returning Home from Work, Caught in Torrential Rain* (2013). C'est un groupe d'hommes immobiles, comme figés dans un temps gélatineux. La caméra (est-ce pris depuis une voiture?) opère un travelling ultralenti de vingt-trois minutes le long de ce petit groupe qui ne bouge jamais, tandis que l'eau s'agite doucement à leurs pieds. Technologie 3D, est-il indiqué. Ou alors visite aux enfers, plongée avec les damnés sous une pluie éternelle, photographiés au bord du Phlégéon.

REMAKES. Egalement entre la vie et la mort, les images de la bombe atomique en essai à Bikini, collectées et montées par Bruce Conner (1933-2008) dans *Crossroads* (1976). Et les tableaux de Troy Brauntuch, au crayon blanc avec pigments noirs, qui ressemblent à des photos dont le développement aurait été arrêté. Les images sont sombres, les figures fantomatiques. Sur l'une des trois exposées, en s'approchant, on finit par distinguer un *Criminal* (2013) derrière des barreaux de prison. Plus loin, une petite salle met face à face deux remakes de Frank Stella, l'un par Sturtevant, renversé par rapport à l'original, l'autre par Bertrand Lavier, qui a substitué des néons aux bandes de peinture. Une façon, si l'on suit notre métaphore de la vie et de la mort, d'interroger le mythe romantique de l'œuvre d'art comme être vivant, une révision des origines et de l'originalité.

AA Bronson est le seul survivant du trio canadien, dont «White Aids» est exposé à Venise. Retour sur l'art et le chamanisme.

«General Idea se mourait»



«White Aids», de General Idea. «L'impact politique de l'œuvre est peut-être perdu dans cet environnement», regrette AA Bronson.

PHOTO ANDREA ROSSETTI.
COURTESY GALERIE ESTHER SCHIPPER, BERLIN PINAULT COLLECTION

A «l'Illusion des lumières», on voit trois toiles de General Idea intitulées *White Aids* (1993). Blanches, ou presque. De très près, selon l'angle, on distingue sur chacune les quatre lettres du mot «aids». AA Bronson, seul survivant du trio canadien, était là pour l'inauguration de l'exposition, avec une belle barbe blanche et un compagnon à la barbe plus longue et plus blanche encore. Si la lumière est un truc de vie, de mort et de passage, alors AA Bronson, témoin de la disparition de ses compagnons,

INTERVIEW

des, plus notre collaboration devenait, disons, spirituelle. On a conçu de plus en plus de pièces qui se référaient aux maîtres du XX^e siècle – Mondrian, Duchamp, etc. Donc il y a une spiritualité évidente ici, même si nous ne nous le sommes jamais dit. Ils étaient en train de mourir, de s'effacer, comme les lettres du logo.

Il y a trois tableaux parce que vous étiez trois ?

Oui. Les lettres sont trois combinaisons de rouge, vert et bleu, extrêmement pâles. Moi, j'étais séronégatif et je ne mourais pas, mais General Idea

d'eux a imprimé un journal quotidien des activités. Un autre voulait faire une tente où on fumerait tous des joints. C'est donc vague... Mais l'Ecole des jeunes chamans peut aussi être une œuvre ou une exposition. L'année dernière je l'ai présentée à Amsterdam, sous le titre *la Tentation d'AA Bronson*. Vingt-cinq artistes y faisaient des choses plutôt atmosphériques, assez différentes des accrochages façon *white cube*. En Corée pour l'an prochain, on m'a confié une pagode en béton immense, une sorte de centre commercial. On m'a présenté des femmes de

Des visiteurs de «D-N SF 12 PG VI», installation de Doug Wheeler.

PHOTO GIUSEPPE CACACE. AFP

Au bout du parcours, il y a la découverte, la petite dernière, née en 1981, Claire Tabouret. Sa toile de grand format, réalisée pour l'expo, pète à la gueule.

Tout au bout du parcours, à la fin d'un couloir, il y a la découverte de l'exposition, la petite dernière, née en 1981, Claire Tabouret. Sa toile de grand format, *les Veilleurs*, réalisée pour l'expo, pète à la gueule du regardeur. Il s'agit d'un groupe d'enfants qui semblent irradier, dixit la plaquette, une «*lumière verte, sinistre [...], qui envahit l'espace du tableau en figeant le temps en un instant inquiétant*». Pas faux, on dirait surtout des portraits de disparus, venus depuis une autre rive assister à notre mort avant de disparaître à leur tour – un peu comme dans

cette scène du *Roma* de Fellini, où des archéologues mettent au jour des fresques qui s'effacent sous l'effet de l'air extérieur. C'était donc ça, le sens du titre «*L'illusion des lumières*» : on n'avait pas vu qu'on était dans l'obscurité. ◆

L'ILLUSION DES LUMIÈRES

Palazzo Grassi, Campo San Samuele, Venise. Jusqu'au 31 décembre.
Rens. : www.palazzograssi.it

morts du sida en 1994, est un sujet d'interview rêvé.

A vos yeux, comment la série des *White Aids* s'insère-t-elle dans l'exposition du Palazzo Grassi ?

C'est ce que je me demandais en la visitant, hier après-midi. D'un côté, c'est parfait, parce que c'est sur une sorte de manque, de perte, sur l'invisible, le fait qu'on puisse à peine distinguer le lettrage blanc sur blanc, cela fait écho à la pièce aveuglante de Doug Wheeler qui ouvre l'expo. Il y a un rapport visuel. Mais, d'un autre côté, l'impact politique de l'œuvre est peut-être perdu dans cet environnement, même si elle est superbement installée et mise en lumière. Ceci dit, c'est peut-être aussi dû au contexte général actuel. Je sais que ce n'était pas leur intention, de diminuer la charge politique... C'est sans doute inévitable.

Si on suppose que l'exposition questionne la mort, plutôt que la lumière dans son utilisation formelle, ça marche mieux...

Oui, c'est une œuvre dont le formalisme n'est qu'apparent, comme un déguisement. Les *White Aids* font partie de nos toutes dernières peintures. Nous savions que Felix [Partz] allait mourir. La plupart ont été faites avant que Jorge [Zontal] et lui ne soient diagnostiqués, mais celles-ci furent exécutées après. Et plus ils étaient mala-

était en train de mourir.

Vous suivez les œuvres de General Idea partout dans le monde, vous vous occupez de nombreux projets, sur le livre d'art à New York en particulier. Vous reste-t-il du temps pour votre œuvre personnelle ?

J'ai passé l'année dernière à Berlin, en résidence d'artiste. Ça m'a éloigné de New York et c'était une bonne chose, parce que même si les foires du livre d'art de New York et de Los Angeles me passionnent, j'avais l'impression d'être devenu «*monsieur livres d'art*». Je voulais passer plus de temps à travailler pour moi. Alors, le mois dernier, on a vendu notre appartement new-yorkais et tout expédié à Berlin, où l'on vit maintenant : on est ainsi passés de 75 à 250 m².

Continuez-vous à vous occuper de votre Ecole pour jeunes chamans ?

En fait, elle voyage avec moi. C'est plutôt une petite résidence d'artistes. Là, il y a un festival *queer* à Glasgow, par exemple, qui veut que j'emmène pendant trois semaines mon école. Ou à Melbourne, mais c'est un peu loin. L'idée est celle des écoles libres des années 60, dans lesquelles j'étais très investi à l'époque [il est né en 1946, ndlr]. Je rassemblerai un groupe d'artistes, les gens candidateront et nous déciderons ensemble ce qu'on fera. Par exemple, à la première édition de l'école, l'un

60 ans, parce que ce sont elles les chamans, là-bas, mais je crois que ça ne va pas aller, ça me fait un peu peur.

Vous êtes guérisseur, masseur : vous aimez prendre soin des gens, de l'art...

A Berlin, je m'installais au café Südblock et j'écoutais les gens parler, beaucoup de jeunes artistes voulaient me rencontrer. On dirait que mes guérissons s'opèrent surtout en prenant le thé et en écoutant, en ce moment.

Votre dernière œuvre ?

Une performance en décembre, au Stedelijk Museum d'Amsterdam, pendant six jours. L'artiste Travis Meinhold m'avait construit une tente de guérisseur, un peu comme celle des nomades du désert, et je recevais là, avec du thé et mon jeu de tarot. Les gens pouvaient venir me parler. J'avais un assistant, un jeune homme nu. L'idée de ce garçon m'est venue en pensant aux illusionnistes des années 60 qui avaient toujours une jeune fille un peu dévêtue dans leurs numéros, mais qui ne servait en fait à rien. Donc je voulais ma propre version, avec un garçon nu qui fait juste le thé...

C'est ironique alors ?

Un peu, oui, je n'ai pas pu résister. Mais, à Amsterdam, personne n'a eu l'air de trouver ça bizarre. Une fois, un visiteur est même entré et s'est mis à poil directement, c'était très drôle.

Recueilli par É.Lo.